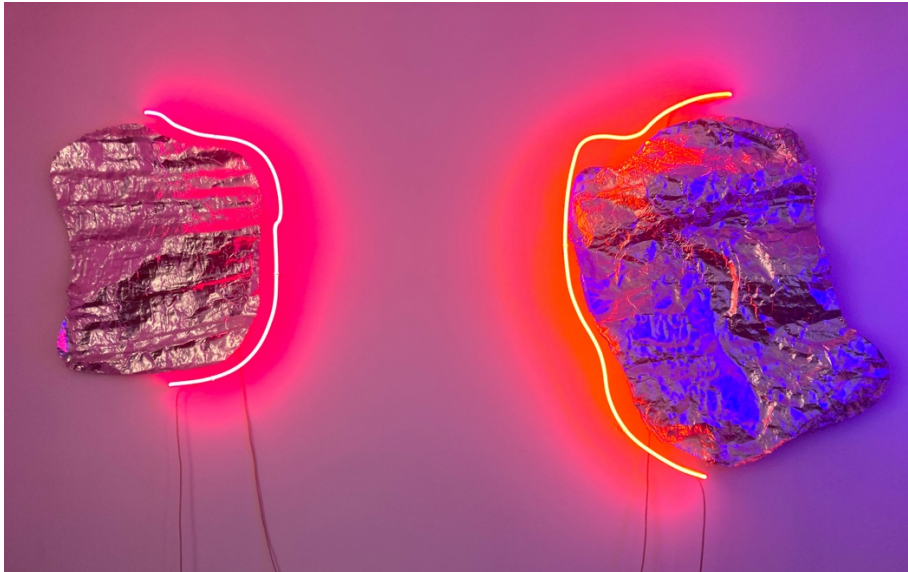


land



Deux sculptures lumineuses sur aluminium, façonnées par le corps de l'artiste, issues de la série Trace (2018)

Étonnante exposition de peintres luxembourgeois à Paris

IIII Loïc Millot

Au n°51 de la rue de Seine, Zidoun & Bossuyt dévoile au sein de la galerie parisienne qu'elle a fondée il y a trois ans, les œuvres protéiformes (et souvent méconnues) de quatre artistes luxembourgeois. Si l'on y retrouve des artistes depuis longtemps représentés par la galerie luxembourgeoise, comme Franck Miltgen et le duo formé par Jean Beichamel et Martine Feipel, qui ont bénéficié par le passé de solo shows, on y découvre l'étonnant travail de Anne Melan et de Luc Wolff, à l'écriture plastique intime et universelle à la fois. Intitulée *Sensitive Cartographies*, la manifestation met en dialogue une diversité de pratiques, de formes et de rapports à la modernité.

Ce n'est pas un hasard si les toiles de Anne Melan ont été choisies pour aller au-devant du spectateur, et ce dès la vitrine donnant sur la rue parisienne. L'artiste, qui s'est formée en arts appliqués aux universités de Toulouse (2004-2007) et de Strasbourg (2007-2009), était venue trouver la galerie lors de la Luxembourg Art Week, il y a deux ans. Après plusieurs visites à son atelier dont ils ressortent séduits, Audrey Bossuyt et Nordine Zidoun décident de valoriser son travail. Une stratégie inscrite dans les missions de la galerie : « L'organisation de cette exposition collective, confie Audrey Bossuyt, directrice de la galerie au côté de Nordine Zidoun, correspond à notre volonté de promouvoir la culture luxem-

bourgeoise à l'étranger. » Quoi de mieux pour ce faire que les paysages luxembourgeois de Anne Melan, exécutés dans une facture qui exhume les grands maîtres du genre, de Claude le Lorrain à Caspar David Friedrich, jusqu'aux bizarreries surréalistes inspirées de leur virtuosité (Dali). Des anciens, Anne Melan reprend la technique à l'huile, laquelle lui permet d'accomplir de subtils effets de lumière en recourant à des couches de glaci, un procédé autrefois chéri des peintres flamands et vénitiens. Pour *Sensitive Cartographies*, Anne Melan dévoile des paysages de la campagne luxembourgeoise, à l'instar de *Freedom* (2024), où de grandes étendues vertes privées de présence humaine font apparaître, au loin, de paisibles habitations. Cette image a priori calme de la campagne est cependant prise au sein d'un édifice architectural qui le surplombe et opère comme un cadre dans le cadre, de façon réflexive, venant à troubler le bonheur fictif de la scène. Le réalisme apparent du paysage est pris à défaut, mis à distance par un dispositif d'encadrement qui fait basculer l'ensemble dans une vision fantastique. On songe, face à *Freedom*, aux vues métaphysiques de Giorgio De Chirico ou encore à René Magritte, pour ce qui est de la mise en crise de la représentation (*Ceci n'est pas une pipe*, 1929). Plus encore, c'est du genre du capricio, ces panoramas entachés d'éléments étranges nés du caprice de l'artiste, dont il faudrait rapprocher

les toiles de Anne Melan. Plus avant, *Outside on a Freezing Day* (2025) restitue une très belle vue hivernale de la ville d'Esch-sur-Alzette, où les demeures blanchies par la neige côtoient les cheminées fumantes des usines. Les toiles suivantes poursuivent cette cohabitation d'éléments paysagers et imaginaires, auxquels concourt d'ailleurs le choix de titres au sens équivoque. Ainsi de *The True Power* (2024), où l'œil suit les sinueuses d'un cours d'eau pour atteindre, en chemin, un village et son clocher : un panorama minutieux entrevu à travers un étrange édifice qui marque le seuil de la représentation. Le vrai pouvoir serait-il illusoire, inhérent à l'acte de peindre, de feindre ?

Dans des tonalités bleutées, couleur principale qui imprègne l'atmosphère de ces premières toiles, Anne Melan récidive avec *Fishing in the Depth of the Inner Self* (2024). Placée au centre d'une composition dominée par une arche, énième variante sur un cadre spéculaire, une présence humaine est introduite au sein d'une scène de pêche. L'artiste nous propose de ce paysage envahi par la végétation et les eaux, une représentation quasi psychanalytique. Le spectateur est invité à s'identifier au pêcheur, une activité qui, lorsqu'elle se pratique seule, est encline à favoriser l'introspection. À la façon des portraits « psychologiques », le paysage solitaire

de *Fishing in the Depth of the Inner Self* fait miroiter l'intérieur et l'extérieur, l'humain et le paysage, le regardeur et le sujet peint. Dans *The Sky Within* (2026), Anne Melan va jusqu'à substituer à ses édifices architecturaux un cadre peint en trompe-l'œil. Un dispositif d'encadrement spéculaire intégré à la représentation qui étend à l'infini les pouvoirs de la peinture.

Cette tendance à l'absolu est autrement présente dans le travail patient, minutieux et répétitif de Luc Wolff. De lui, deux superbes *Wallpapers* sont mis en regard, disposés de part et d'autre d'un couloir. Ce sont deux frises réalisées à l'encre qui déclinent diversement (l'un en bleu, le second en noir) un même protocole : celui de reproduire au pinceau un même geste de façon sérielle et singulière à la fois, où chaque pièce peut être isolée ou combinée à une autre, de façon extensive et modulable. C'est du plus bel effet, proche de ce qu'on pu produire des artistes comme Sol LeWitt, Simon Hantaï et Claude Viallat. Les *Wallpapers* de Luc Wolff charrient les frontières, oscillant entre dessin, installation, sculpture modulable et calligraphie. Pour rappel, le plasticien, qui est installé à Berlin depuis une quarantaine d'années, avait représenté le Luxembourg en 1997 à la Biennale de Venise. Or depuis, Wolff n'a pas eu d'expositions majeures au Luxembourg, ni au Casino Luxembourg, ni même au Mudam. « C'est notre rôle, en tant que label de qualité, d'exposer à nouveau ses œuvres à des curateurs et de contribuer à refaire découvrir cet artiste conceptuel. C'est un travail de longue haleine. », déclare au *Land* Audrey Bossuyt, qui a découvert l'artiste par l'intermédiaire du collectionneur Marc Gubbini.

Les *Wallpapers* conduisent à la pièce suivante qui abrite les sculptures éco-sensibles de Jean

DIE KLEINE ZEITZEUGIN

Fünf Tage Krieg

III Michèle Thoma

Bechameil et Martine Feipel. Il s'agit pour la plupart de bas-reliefs en résine d'acrylique, dont certains sont dotés d'une rotation mécanique visant à reproduire les mouvements de la lune. Des formes circulaires qui circulent d'œuvre en œuvre et confinent souvent au céleste (*Sun and Moon*, 2025). Inscrits dans une archéologie du vivant, les bas-reliefs de Bechameil et Feipel voisinent avec des céramiques polychromes, qui constituent autant de variations métamorphiques sur les motifs du masque et du casque (*Shelter*, 2025 ; *Double rêve*, 2025). Il se trouve que le couple est actuellement en résidence à Versailles pour convertir en céramique des sculptures en résine d'acrylique. En résonance avec ce travail, Franck Miltgen s'approprie avec finesse les *Nymphéas*, dont il propose une interprétation personnelle dans *A Local Coral Reef, Giverny II* (2022). Au célèbre motif de Monet, Miltgen substitue des empreintes de roche, qu'il imprime sur tissu ou qu'il martèle sur métal. Tout l'étage supérieur lui est consacré, et pour cause : nombre de ses sculptures sont éclairées au néon. Miltgen se confronte au volume, à l'acier, qu'il plie, lacère, recompose avec des effets de surface inattendus (*Personal Archive*, 2023) et qu'il combine à des éléments telluriques (empreintes de roche fossilisées). On en retrouve le même principe jusque dans la série *Trace* (2018), où l'artiste a laissé des empreintes de son corps sur des feuilles d'aluminium.

Voilà, en seulement quatre artistes, un panorama prometteur de la culture luxembourgeoise. ●

Exposition Sensitive Cartographies, de Anne Melan, Luc Wolff, Franck Miltgen, Jean Bechameil et Martine Feipel. Jusqu'au 14 mars à la galerie Zidoun & Bossuyt à Paris

Achtundvierzig auf einen Streich! brüstet sich der orangene Mann im Weißen Haus. Das fängt ja gut an! sind sich die meisten europäischen Kommentator/innen einig. Von Enthauptung sprechen die französischen Medien. Geköpft. Geköpfter Drache.

Jetzt ist der Mann mit dem weisen Antlitz der so gottväterlich streng gütig von den Teheraner Hauswänden seinen Untertaninnen zuwinkt nicht mehr, worauf in den europäischen Städten kluge, gebildete, gutaussehende, gutgekleidete Menschen in Ekstase verfallen. Ein Teil von ihnen versammelt sich unter dem Bildnis eines sie gewinnend anstarrenden Herrn mit einem herrschaftlichen Gesichtserker, das Greisin seltsam bekannt vorkommt. Ist das nicht der...? Entstammt er nicht dem Stamm der...? Schon taucht vor ihrem inneren Auge die schöne Dame mit der Turmfrisur auf, solche Frisurtürme ließen in ihrer Kindheit alle Frauen, die Damen sein wollten, auf ihren Schädeln errichten. Sie war die Königin des Liebreizes und die Königin von Persien, sie war die Königin der Titelseiten aller Bunten Illustrierten. Ihr Gatte, der vor Stolz und Orden strotzend an ihrer Seite stand, hieß Schah. Stolz wie ein Pfau auf dem Pfauen-thron. Vorher hatte er eine andere Frau gehabt, die hatte er verstoßen. Weil sie konnte keine Kinder kriegen. Farah Dibah mit den Rehaugen konnte, der Älteste hieß Reza und er schaut jetzt von den Plakaten.

Drei Tage Krieg, und schon sind Öl und Gas teurer! jammert eine österreichische U-Bahnzeitung. In *Bild* sorgt sich eine, sagt man das noch?, VIP-Person um ihren vierzehnjährigen Sohn. Rocco allein in Dubai. Es wird derzeit viel geweint im TV, in Lu-

xushotels im Kreise ihrer Lieben eingebunkerte Familienväter flehen um Erlösung, es ist schlimmer als Corona!

Ab dem dritten Tag, wir kennen uns inzwischen aus, nistet sich so ein Krieg ein, dies fliegt in die Luft, jenes wird versenkt, am CNN-Himmel gibt es Blumenkohlvariationen, zischende wolkige Formationen, die Expert/innen wiederholen ihr notdürftig getarntes Nichtwissen. Bis keine mehr etwas davon wissen will. In den sozialen Foren erkalten die Leidenschaften, man kann nicht dauernd *haten*, matt *liket* man ohne Überzeugung. Die Mädchenschule im Iran, sollen wir die Wein-Emojis mobilisieren? Oder ätschbätschfake schreien? Man wendet sich wieder anderen Ängsten zu, das Angebot ist enorm.

Schon bietet aber der Durchgeknallte im Weißen Haus, bleiben Sie dran!, seinen unzähligen Follower/innen eine baldige Welle an. Es ist anzunehmen, dass er von einer Welle der Gewalt redet. Sein beflissener Assistent verspricht *old school* Handfestes. Klassisch harte Schläge.

Der Drachen wurde geköpft, das kollaterale Kleinvieh wird natürlich auch gezählt. 1 097 Zivilist/innen im Iran getötet! Es ist der Morgen des vierten Tages. Die auf künstlichen Inseln im Shopping Paradies Verbannten beklagen, dass die Hotelkosten nicht übernommen werden.

Unter einer dicken Schmierkomödianten-Makeupschicht lümmelt Ober-Knallkopf in seinem goldigen Ramschstübchen inmitten wohl abgerichteter Kopfnicker, Gendern überflüssig. Dem deutschen Bundeskanzler, der artig-lässig gute Miene zum amerikani-

Die auf künstlichen Inseln im Shopping Paradies Verbannten beklagen, dass die Hotelkosten nicht übernommen werden

schen Roulette macht, verpasst er einen wohlwollend launischen Schenkelklopfer, den abtrünnigen Spaniern werden Disziplinierungsmaßnahmen verkündet.

Nicht nur der tote Schah, auch der tote fromme Killerkommandant hat einen passenden Sohn. Er wird als neuer Todeskandidat gehandelt. *Bild* trompetet, der potenzielle Potentat sei impotent.

Zweitausend Ziele erreicht! Zwanzig Schiffe versenkt! Dies ist erst der Anfang! schäumt der US-Kriegsminister, brüstet sich wie ein blindwütig eindreschender Schulhofschläger damit auf die am Boden Liegenden zu treten, brüstet sich mit Unfairness, macht sich nicht einmal mehr die Mühe, den Zivilisationsbruch mit Heuchelei zu garnieren. Mit dekorativen Werten. Die Welle der Gewalt, von der keiner weiß was sie alles mit sich reißt.

Und während eine Handvoll Steinzeitmänner, ein paar Höllenritter hasardieren und delirieren leitet das Ehegespenst des amerikanischen Präsidentenfalls eine Sitzung des UNO-Weltsicherheitsrats. Frieden durch Bildung ist das Motto. ●